

“Saisis de compassion”, changeons nos cœurs et nos regards... pour vaincre la peur de la rencontre des migrants et des réfugiés

« J'étais un étranger, et vous m'avez accueilli » (Mt 25,35)

Miséricorde et compassion : des mots “démodés”

Partageant une même étymologie, les mots de “miséricorde” et de “compassion” évoquent une réalité apparemment très éloignée de notre vécu quotidien, bien souvent marqué par une recherche de soi égoïste et le désir d'une réussite personnelle, par la compétition ou encore le cynisme.

Le mot “miséricorde” vient du latin *misereor* signifiant littéralement “je suis sensible à la vie de l'autre” et *cor-cordis* qui signifie que “cette proximité vient du cœur, du plus profond de nous-mêmes”.

Le mot “compassion” quant à lui vient du latin *cum* signifiant “avec” et *passio* signifiant “douleur, souffrance” ; il signifie ainsi “partager la souffrance de l'autre” et, plus largement, “partager ses passions, ses sentiments”.

La miséricorde et la compassion révèlent le vrai visage du Dieu de Jésus Christ qui nous accueille malgré nos limitations et nos misères ou plutôt à cause d'elles, et nous aide à réduire la distance qui nous sépare de Lui, le véritable sens de notre vie.

Si la miséricorde n'est rien d'autre que le cri de Dieu contre toute indifférence et tout refus de l'autre, elle est aussi étroitement liée à la communion et au partage, car elle est la capacité, à la manière de Dieu, d'entrer en relations et de nouer des relations avec les autres.

Le miséricordieux, celui qui est “saisi de compassion”, est celui qui prend à cœur les souffrances d'autrui. Ce cœur ouvert et sensible rappelle de près ce que le monde hébreu considère comme miséricorde avec le terme *rahamim*, lequel indique les entrailles maternelles accueillant la vie naissante.

Ces entrailles maternelles rappellent cet espace intérieur que chacun de nous réserve à la vie de l'autre. Il s'agit d'un espace de communion profonde, de "sentir avec l'autre", de souffrir et de se réjouir avec lui.

Faire expérience de miséricorde dans la rencontre de migrants et réfugiés

*Mais un Samaritain, qui était en route, arriva près de lui ;
il le vit et fut saisi de compassion.
Il s'approcha, et pansa ses blessures [...] et il prit soin de lui
(Lc 10,33-34)*

Habituellement, nous pensons aux migrants et aux réfugiés comme à des personnes qui font appel à notre générosité, sollicitant notre aide et notre soutien matériel ; et cela n'est pas faux.

Les débats se polarisent alors autour de l'opportunité "d'accueillir la misère" et se résument à l'interrogation suivante : avons-nous les moyens "d'accueillir chez nous toute la misère du monde ?" En réalité, ceci est une fausse interrogation – jamais "toute la misère du monde" n'est venue chez nous et jamais, vraisemblablement, cela ne se produira ! – qui ne fait que trahir notre manque d'implication auprès des migrants, et par là même, notre manque de miséricorde et de compassion envers cette population qui, pour des raisons diverses, a été obligée de quitter sa terre natale pour chercher ailleurs des conditions de vie plus dignes.

Dans le cadre de la Journée mondiale, et en relisant la parabole du Samaritain, nous pouvons faire une autre expérience de la rencontre avec l'étranger. Ce Samaritain, lui-même étranger, nous révèle en effet que toute personne est plus grande que les représentations et les images que nous nous faisons d'elle.

En l'occurrence, ce Samaritain-étranger ne demande pas notre aumône, mais il nous offre toute la force de son cœur, de sa compassion, de sa proximité. C'est l'expérience que peuvent faire ceux et celles qui, de nos jours, ne ferment pas les portes aux étrangers, mais en les accueillant, découvrent la beauté d'une rencontre porteuse de riches échanges de vie.

Ce Samaritain, présence de Dieu qui voit l'homme agressé sur la route, ne s'arrête pas à analyser la situation, à identifier les coupables, à juger et à condamner...

Il est "saisi de compassion" : il est bouleversé jusque dans ses tripes (les "entrailles" en grec), il sent frémir son "ventre maternel" (comme l'indique le mot hébreu), à la manière de Dieu, le Père miséricordieux annoncé par Jésus Christ.

L'attitude de ce Samaritain, de cet étranger, est l'attitude de Dieu le Père, aux "entrailles maternelles" capables de faire œuvre de tendresse et d'amour en même temps que de protection et de défense lorsque son enfant est agressé, frappé et blessé par les bandits d'hier et d'aujourd'hui.

La communauté des chrétiens continue l'œuvre de miséricorde du Christ

Le pape Benoît XVI, dans son encyclique *Dieu est Amour*, écrivait : « *La nature profonde de l'Église s'exprime dans une triple tâche : annonce de la Parole de Dieu (kerygma-martyria), célébration des sacrements (leitourgia), service de la charité (diakonia). Ce sont trois tâches qui ne peuvent être séparées l'une de l'autre* ». Et il précisait encore : « *Le service de la charité est une dimension constitutive de la mission de l'Église et il constitue une expression de son essence même, à laquelle elle ne peut renoncer ; tous les fidèles ont le droit et le devoir de s'engager pour vivre du commandement nouveau que le Christ nous a laissé* ».

Dans ce cadre, une parole de Jésus a, depuis toujours, bouleversé le cœur des chrétiens : « *J'ai eu faim et vous m'avez donné à manger, j'ai eu soif et vous m'avez donné à boire, j'étais un étranger et vous m'avez accueilli, nu et vous m'avez vêtu, malade et vous m'avez visité, prisonnier et vous êtes venus me voir* » (Mt 25,35-36).

Une parole qui a constamment été pour l'Église la source de son engagement sans réserve auprès de tous les êtres humains et notamment des plus faibles.

Par ailleurs, l'attitude accueillante et miséricordieuse du chrétien envers celui qui est sans défense, son action amicale et généreuse envers celui qui est dans le besoin, n'est pas le fruit d'un moralisme, mais trouve son sens et son fondement dans le fait que l'on doit à l'autre le même accueil qu'au Christ, lequel s'est lui-même identifié avec le pauvre et l'étranger. Dans le texte du jugement dernier (Mt 25,35-40) l'évangéliste utilise pour exprimer le fait d'"accueillir" le verbe *synegagein* (ξένος ἦμην καὶ συνηγάγετέ με), lequel implique une hospitalité accueillante, faite de rencontre, d'échange, de partage, d'inclusion, de reconnaissance de la dignité humaine de l'autre. Voici les nouveaux mots pour définir aujourd'hui la miséricorde et la compassion.

La rencontre "pleine de miséricorde" de l'autre n'est pas alors une question de bonnes œuvres chrétiennes destinée à s'assurer la protection divine, mais bien la possibilité de rencontrer Dieu, c'est-à-dire de vivre une relation avec le Christ présent dans l'étranger, en nous tournant, à notre tour, vers notre prochain, comme le souligne la parabole du Samaritain (Lc 10,36). La compassion/miséricorde chrétienne dépasse les frontières de la loi et des nations et s'ouvre à la cohabitation (dans le sens du "vivre ensemble") fraternelle et universelle, parce qu'elle est le fruit de l'amour de Dieu envers l'homme, amour qui se réalise dans l'humanité accueillie par le Christ (Jean 1,12). Dans cette perspective, il n'y a pas contradiction entre écoute et service, entre contemplation et action, entre amour pour Dieu et amour pour le prochain, entre foi et vie, entre préoccupation pastorale et action en faveur des réfugiés.

Dans cette optique, la rencontre miséricordieuse des migrants et des réfugiés, dans la diversité même de ses formes (urgence, sensibilisation, engagement dans le débat législatif, communion), devient pour le chrétien un véritable test de sa solidarité et de sa capacité à reconnaître dans l'autre la présence de l'amour miséricordieux de Dieu.